Le feuilleton : la fée aux miettes : [suite]

Autor(en): **Nodier, Charles**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 16

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-215533

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

GUNTZ L'INÉPUISABLE

TU as, mon cher *Conteur,* rappelé samedi dernier un mot du facétieux Guintz. En voici un encore, authentique et, je crois, peu connu.

* * *

Un maître d'hôtel des bords du Léman, rassasié depuis longtemps des mets et des sauces de la cuisine de son établissement, mets et sauces qui reviennent périodiquement sur la table d'hôte, se dit un jour :

« J'aimerais, pour varier un peu, manger quelquefois du porc salé; mais je voudrais faire boucherie à la maison, afin de pouvoir me régaler un peu de tout ce qu'on fait avec la chair excellente de cet animal : saucisse à griller, atriaux, fricassée, boudin, et le reste. »

Ainsi dit, ainsi fait : notre hôtelier chargea un ami de Lausanne d'acheter un porc gras, qui lui fut envoyé par le célèbre charcutier Guntz, bien connu à Lausanne et dans les environs par ses amusantes réparties. Guntz conduisit donc l'animal à destination au moyen d'une corde. Arrivé devant l'hôtel, il est reçu par le patron lui-même, auquel il dit : « Voilà le mossieu. Il n'a pas toujours été d'accord avec moi, en venant; chacun tirait un peu de son côté, comme bien des gens font. »

— Attendez, Guntz; il ne peut être question de le tuer ici sur la terrasse; il faut que cela se fasse dans la chambre à lessive, là-bas derrière. Mais pour cela il faut nécessairement le faire traverser l'hôtel; il n'y a pas d'autre passage : c'est très ennuyeux... Hâtez-vous pendant qu'il n'y a personne dans le vestibule et surtout pas de bruit, s'il vous plaît !

Guntz, qui tenait toujours le cochon en laisse, passe la corde au maître d'hôtel en disant : « Eh bien, tenez, mossieu, vous qui avez l'habitude d'introduire les étrangers à l'hôtel. »

La maison Attinger frères, à Neuchâtel, a édité un ouvrage faisant partie de la collection de Lectures romandes, collection recommandée aux bibliothèques populaires et aux familles. Le prix de ce volume de 320 pages a été fixé de manière à en permettre à tous l'achat.

La voie droite, par Joseph Autier. In-12. Fr. 2.50.

Un style simple, clair, coloré, vrai, des tableaux charmants de précision et de poésie, des traits de mœurs pris « sur le vif », des personnages bien dessinés, une héroïne touchante et sympathique, une sève morale très pure, un sens de la vie dans tout ce qu'elle cache ou révèle de souffrances et de luttes.

LA VEUVE DU PARALYTIQUE

En lisant le *Conteur* du 6 mars, nous écrit un de nos abonnés du Sentier, il me revient à la mémoire le couplet suivant de l'Annuaire anecdotique de 1820 :

La veuve d'un paralytique,
Deux mois après qu'il eut fermé les yeux,
Malgré les mœurs, et malgré la critique,
D'un autre hymen voulait former les nœuds.
Le magistrat qui reçut sa demande,
Scandalisé lui dit : « Belle Normande !
» Quelle fureur ! — Apprenez que nos lois
» Veulent au moins un délai de dix mois !
» Ainsi, calmez trop prompte fantaisie. »
La veuve, alors, sans se déconcerter
Lui répondit : « On pourrait bien compter
» Les huit mois de maladie ! »

Au concert. — Oh ! papa, que cette musique est belle; que ces musiciens ont de talent !

— ...

— Surtout celui qui est là-bas, au fond. Regarde, papa, il a trois grands chaudrons à confiture devant lui, et tour à tour il semble y puiser très vite avec deux cuillères.

— ...

— Tiens, il frappe sur un triangle qui tinte.

— ...

— Maintenant, il fait la mule dans la montagne, avec beaucoup de grelots.

— ...

— Le voilà jouant avec des castagnettes espagnoles. Qu'il a de talent, qu'il a de talent !

— ...

— Je vois, papa; ce musicien si occupé est la bonne à tout faire de l'orchestre.

LA FÉE AUX MIETTES

CONCLUSION

Qui n'explique rien et qu'on peut se dispenser de lire.

Pendant que je me reposais à Venise des fatigues d'un long voyage et que j'oubliais dans l'agitation sans but des « Casini » et du « Ridotto », les émotions plus profondes que j'avais ressenties en quelques heures à Glascow, je fis connaissance au café « Quadri » d'un personnage sérieux et concentré dont les habitudes méditatives m'avaient désarmé des préventions contraires que m'inspirait sa physionomie. C'était un homme sec, étroit, anguleux, à l'œil pointu, aux regards comiques — et après les regards directs, je ne fais cas que des regards divergents — à la parole haute, claire, brève et décidée aux mouvements isochrones et à l'inflexible perpendicularité. L'espèce de soliloque intérieur auquel il paraissait incessamment livré ne pouvait avoir d'objet, selon moi, qu'une contemplation rêveuse et austère de quelque haute vérité morale. Au bout de quelques entretiens de bienséance qui ne duraient jamais longtemps à cause des profondes préoccupations qui absorbaient ce grand homme, j'appris, par un mot échappé à sa distraction pensive, et qu'il s'empressa de racheter, j'en dois convenir, par les formules les plus humbles de la modestie, tant il appréciait à sa juste valeur la lourde responsabilité d'une telle gloire, j'appris donc qu'il faisait partie de l'académie des « lunatici » de Sienne, et qu'il était venu à Venise pour y chercher des auxiliaires à son opinion, dans la double querelle qui divisait, à forces exactement égales, les membres de cette illustre assemblée.

— Les « lunatici » de Sienne ! m'écriai-je en l'entraînant brusquement sur la place Saint-Marc, où le soleil brillait de toute sa splendeur vénitienne par une belle matinée de dimanche. Les « lunatici » de Sienne, dites-vous ? La raison expérimentale de l'espèce fait-elle enfin de jour en jour des progrès plus rapides ? Le sentiment et la fantaisie reprennent-ils partout la place qu'ils n'auraient jamais dû perdre, parmi les plus saines occupations de l'esprit ? Oh ! monsieur, votre académie des « lunatici » aura bientôt des succursales sur toute la terre — je ne lui parlai cependant pas des lunatiques de Glascow; — mais apprenez-moi, de grâce, continuai-je, quelles sont les questions ardues qui ont trouvé si peu d'harmonie dans un conseil si judicieux ? Je brûle de les connaître.

— La première, me répondit-il avec une affabilité composée, n'est pas d'une nature aussi grave que vous pourriez le croire; mais, plus elle sort du cercle des études vulgaires, plus elle est propre, comme vous savez, à exercer les utiles loisirs des académies. C'est de savoir si, quand Diogène fricassait les congrès qui lui attirèrent un si méchant sarcasme de la part d'Aristippe, il les fricassait à l'huile ou au beurre.

— Par le soleil qui nous éclaire, dis-je en le regardant en face pour m'assurer qu'il ne se moquait pas, si je m'en rapporte aux usages naturels du pays, et à la dernière mercuriale d'Athènes antique, ce devait être de l'huile; mais je ne donnerais pas une tranche de « zucca » pour le savoir.

— La seconde, reprit-il avec un air un peu refrogné, parce qu'il jugeait que j'avais traité trop lestement une question de cette importance, — la seconde, monsieur, touche aux intérêts moraux les plus profonds, j'ose même dire métaphoriquement, aux entrailles maternelles de notre belle Italie. — Ah ! voilà des questions ! et celles-là méritent, en effet, d'être débatues avec chaleur entre des hommes éclairés et sensibles ! — Que pensez-vous, monsieur, poursuivit le lunatique de Sienne, qu'il fût arrivé des destinées éventuelles du pays, si Pompée, à la bataille de Pharsale, au lieu de disposer en échelons sa cavalerie, qui manqua par là d'envelopper l'aile gauche de l'ennemi, l'avait établie en potence sur une verticale immédiatement appuyée à la première horizontale de son front de guerre ? — Je pense, monsieur, que je m'occuperais davantage et plus utilement avec le poète Villon, de ce que deviennent les neiges d'antan et les vieilles lunes; et que si telles sont les occupations et les disputes de votre académie des « lunatici », elle a indécemment usurpé le nom des hommes les plus intéressants, et, selon toute apparence, les plus raisonnables de la terre ?

Je m'inquiétai peu de sa réponse, car du temps que je lui parlais, mon oreille avait été délicieusement avertie par ce cri qui a toujours éveillé en moi une vive sympathie.

— Voilà, voilà, messieurs, la véritable bibliothèque merveilleuse, tout ce qu'il y a de plus extraordinaire et de plus nouveau, la « Malice des femmes », la « Patience de Griselidis », les « Amours de la fée Paribanou et du génie Eblis », l'« Histoire pitoyable du prince Erastus », les « Prouesses des deux Tristan »; les voilà, messieurs, les voilà, pour la bagatelle d'une « demi-lire » !

Et, pendant que je courais, je voyais flotter au vent les banderoles multicolores du crieur enroué, qui continuait à brandir fièrement, devant la foule, ses petits livrets bigarrés de jaune et de bleu, et qui reprenait sa litanie de plus belle à l'arrivée de chaque acheteur :

— Voilà, voilà, messieurs, les superbes aventures de la « Fée aux Miettes », et comment Michel, le charpentier, a été enlevé de sa prison par la princesse Mandragore; comment il a épousé la reine de Saba, et comment il est devenu empereur des sept planètes; les voici avec la figure !

— Donne, donne, m'écriai-je en lançant fièrement une « lire » au travers de son échope ambulante, et en saisissant la brochure au vol.

Quand je m'arrêtai pour y jeter un regard, je trouvai mon académicien à mes côtés. Ses traits portaient l'empreinte d'un mélange de consternation et de colère.

— Que vous proposez-vous de faire de cela ? me dit-il rudement.

— La dernière et la plus douce de mes études, lui répondis-je en passant, car le livre que vous voyez renferme plus de choses affectueuses, raisonnables et d'un profitable usage pour le genre humain, qu'il n'en entrerait en mille ans dans les mémoires de l'académie des « lunatiques » de Sienne.

Et je le tiens pour plus moral et même pour plus sensé, continuai-je en marchant toujours, que tout ce que les savants ont écrit depuis que l'art d'écrire est un vil métier, et la science une sèche, rebutante et sacrilège anatomie des divins mystères de la nature ! Et j'avance hautement que de pareils livres influeraient d'une manière bien plus essentielle et sensible que toutes les babioles pédantesques de quelques méchants philosophastres, brevetés, patentés et appointés, pour instruire les nations ! J'aurais mieux fait que de l'avancer; je l'aurais prouvé par raison démonstrative, si le volume ne m'avait été pris avec tout mon bagage par une bande de « Zingari », pendant que je dormais comme un enfant, plongé dans un doux rêve au fond de ma calèche, sur les bords du lac de Côme.

— Heureusement, Daniel, dis-je en me réveillant, que ces pauvres « Zingari » s'en trouveront bien.

— Je le crois comme vous, répondit Daniel... s'ils le lisent.

FIN

Favey, Grognuz et l'Assesseur. — Depuis trois jours, le Kursaal ne désemplit pas. La gaîté et le rire y ont élu domicile. Ils y sont entrés avec les trois joyeux compagnons : Favey, Grognuz et l'Assesseur. Le public a fait fête à leur retour et les a revus avec un plaisir égal à celui qu'il avait eu, il y a onze ans passés, à faire leur connaissance. Il faut dire que leur bonne humeur n'a pâti en rien des terribles évènements qui viennent de bouleverser le monde. On retrouve ces trois amis tels qu'on les a vus à leur apparition. Il faut dire aussi qu'ils sont fort bien accompagnés et que la pièce a été montée avec tout le luxe de mise en scène qui collabora à ses premiers succès. Interprétation générale, ballets, décors, sont remarquables. Les trois presonnages principaux, **Grognuz** (Jules Mandrin), **Favey** (Louis Desoche), et l'**Assesseur** (Marius Chamot), ne peuvent répondre à mesure aux applaudissements qui les assaillent. On peut prévoir une série de représentations. Elles ont lieu tous les soirs et le dimanche, en matinée. Les billets s'enlèvent.

Grand Théâtre. — La saison lyrique de printemps, opéra et opéra-comique, ouvrira le mardi 20 courant.

Répertoire : « Mignon », « La vie de Bohème », « Faust », « Thaïs », « Carmen », « Madame Buterfly », « Le Chalet », « Lakmé », « Werther », « Paillasse », « Manon », « Les Armaillis », « La Tosca », « La Traviata », « Le Barbier de Séville ».

Royal Hiograph. — C'est une véritable suite d'étoiles du cinéma que nous offre en ce moment le Royal Biograph : cette semaine Suzanne Grandais dans une de ses toutes dernières créations : « Simplette ». La note gaie est représentée par « Trente dollars par semaine », comédie en 3 actes. D'autres films sont encore au programme, ainsi que les actualités Ganmont.

J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron.